

La littérature migrante au Québec : le cas de Felicia Mihali

1. *Quelles sont les raisons qui vous ont poussée à quitter la Roumanie pour migrer au Québec ?*

L'idée d'émigrer m'est venue de manière presque spontanée, sans trop y réfléchir. C'était en 1999, lorsqu'un gouvernement d'allure plus démocratique avait remplacé celui communiste survenu après la chute de Ceausescu, en 1989. Au lieu d'un changement radical des structures, il était vite devenu évident pour tout le monde qu'on assistait en réalité à une sorte de maquillage de surface, sans aucun impact majeur sur les structures de profondeur. Dix ans après la chute d'un régime communiste qui avait fait la Roumanie retourner au Moyen Âge, l'espoir de la jeune génération d'assister aux changements, aux réformes, aux procès des anciens collaborateurs, à la condamnation des abus n'était plus qu'une illusion. La Roumanie n'a jamais été le pays des bouleversements radicaux. Chez nous, les nouveautés arrivent par inertie et lorsque le décalage avec le reste du monde devient trop évident. Bref, je n'avais pas le choix que de partir et d'essayer un destin à mon compte, au-delà des inadverances nationales. La deuxième raison était qu'en 1999 je suis devenue officiellement écrivaine avec un livre qui a plu et qui a eu beaucoup de succès en Roumanie. Il s'agit du roman *Le pays du fromage*. D'une certaine manière, l'émigration était une manière de mettre à l'épreuve mon talent d'écrivain. Je me suis dit alors que s'il s'agissait d'un talent véritable, il devrait se confirmer aussi à l'extérieur. Le départ a été donc déterminé d'un côté par la déception devant l'immaturité politique de la Roumanie et, de l'autre, par l'espoir d'une réussite personnelle, au-delà de la frontière nationale.

2. *Pourquoi avez-vous choisi Montréal ?*

Tout d'abord, les immigrants choisissent toujours les grandes villes. C'est l'endroit où les différences sont moins visibles et les chances d'intégration plus grandes. C'est aussi l'endroit où l'on a plus de possibilités de trouver du travail ou faire ses études. Le Canada est reconnu comme un pays d'immigration, mais cela est moins évident dans les campagnes ou dans les petites villes où la société est tissée serrée selon le modèle européen. Les étrangers sont craints et marginalisés dès le début. Par contre, les grandes villes américaines fonctionnent selon le modèle des ghettos communautaires. Les nouveaux arrivants se dirigent d'abord vers leur communauté de langue et d'origine avant de se frayer son propre chemin.

Pour moi, Montréal était d'abord synonyme d'une ville où l'on parlait français, car c'était la langue que je connaissais le mieux. Il y avait ensuite l'endroit où je pouvais reprendre mes études et remettre à jour mes diplômes. La chance de réussite dans un nouveau pays passe à mon avis par l'université et par l'acquis de nouvelles connaissances. Finalement, c'était l'endroit où j'avais le plus de chances de trouver un éditeur et d'entamer une nouvelle carrière d'écrivaine, en français cette fois-ci.

3. *Quel était votre niveau de français quand vous êtes arrivée à Montréal ?*

En Roumanie j'avais déjà un diplôme en philologie, ce qui était l'équivalent des études classiques avec une deuxième langue comme deuxième spécialité. Dans mon cas, c'était le français que j'étudiais depuis mes dix ans. Cette langue restait toutefois une sorte de latin, un code culturel sans une application quotidienne. Je m'exprimais à peine en français alors

que je connaissais parfaitement les règles de grammaire. Cela m'a pris beaucoup de temps de gagner mon expressivité orale et cela s'est fait surtout depuis que j'enseigne. Mais disons que mon niveau était assez bon pour que j'embarque dans un programme de maitresse en littérature, quelques mois après mon arrivée au Canada.

4. *Pourquoi avez-vous décidé d'auto-traduire vos romans avant de commencer à écrire directement en français ?*

C'était d'abord une question financière. Je n'aurais jamais eu l'argent pour me faire traduire par un professionnel. Et c'était mieux ainsi, car l'auto-translation était devenue un processus d'apprentissage. En traduisant le contenu, j'apprivoisais la forme. En transposant des structures littéraires existantes dans une nouvelle langue j'apprenais ses secrets, et surtout la formule qui convenait mieux à mon style. En fin de compte, j'ai appris à rester moi-même comme écrivain tout en m'exprimant d'une autre manière.

5. *Quelles ont été, pour vous, les majeures difficultés liées à l'auto-translation de votre premier roman ? Le Pays du fromage est un roman caractérisé par un réalisme puissant, il y a ainsi nombreuses descriptions des lieux et des détails sur la vie dans la campagne roumaine. Traduire ces aspects dans une autre langue, pour une autre culture, ça ne doit pas être facile.*

La plus grande difficulté était le fait que mon français à l'époque était vraiment pauvre tant au niveau du vocabulaire qu'à celui des registres. Je me nourrissais le plus possible des lectures en français, mais la langue me semblait encore un océan infini que je traversais à l'aveuglette. J'avais perdu la côte sans apercevoir nulle part de nouvelles terres. En plus, oui, il y avait dans mon livre un vocabulaire très spécialisé, lié à la vie dans la campagne roumaine, qui a nécessité des heures de recherche dans le dictionnaire, car à l'époque on n'avait pas autant de facilités sur internet. Mais ce travail a été mon épreuve de feu. Au bout d'une année de travail, j'avais non seulement traduit un livre, j'étais devenue un écrivain en français. Evidemment, je fais toujours des fautes mais cela est aussi bien valable en roumain. Malgré la multitude de mes études en langues étrangères, je pense qu'en essence je suis quelqu'un de pas très douée pour les langues. J'oublie souvent les règles et je fais des omissions impardonnables. Je pense que de manière inconsciente, mon cerveau essaie de ne pas trop s'attacher aux structures pour laisser place aux autres. A une certaine époque, je parlais le chinois, l'italien, le néerlandais. Je ne les parle plus, mais ces langues sont encore quelque part dans les coins poussiéreux de mon cerveau. Mais je fais confiance aux réviseurs. La révision de texte est un métier et je pense qu'il a été inventé pour de bonnes raisons. Les auteurs sont tenus à bien cultiver leurs idées : les réviseurs viennent par la suite débroussailler les mauvaises herbes.

6. *Selon vous, serait-il plus correct de parler de réécriture dans votre cas ?*

Oui, j'accepte avec plaisir ce terme assez nouvellement paru dans le domaine des études littéraires grâce à la grande diversité des œuvres produites de nos jours. Je crois que la réécriture est survenue avec la grande mobilité des écrivains venus d'ailleurs qui se refont l'identité tout en changeant de langue et de pays. Le genre de transposition d'une langue à l'autre faite par l'auteur même ne peut être caractérisé comme de la pure traduction, si cette chose existe réellement.

Toute traduction implique une dose plus ou moins grande d'impureté. Mais lorsqu'elle est faite par l'auteur même, le terme de réécriture ou auto-traduction convient le mieux.

7. *Pourquoi, dans un deuxième temps, avez-vous choisi d'écrire directement en français ?*

Au premier temps, c'était le désir de publier au Québec. Je ne voyais pas la possibilité d'écrire et publier en roumain alors que physiquement je vivais ailleurs. Comme je suis une auteure qui s'inspire beaucoup de la réalité sociale et politique, je pense que j'aurais raté beaucoup de ce qui fait la substance de mes livres en refusant le français comme langue de création. Ensuite, renoncer à une langue pour embrasser une autre ne me semble pas du tout une perte, comme le décrivent certains auteurs. Une langue vient avec un bagage culturel immense : c'est le cas du français et de l'anglais, mais de toute autre langue aussi. Si j'avais choisi l'Allemagne, l'Italie ou la Hollande sans doute que j'aurais embrassé volontairement la langue du pays. Le choix du français est un pur hasard, survenu avec le choix du Canada comme pays et du Québec, comme province d'habitation. Je crois que l'utilisation du français dans mes livres m'a fait grandir, découvrir en moi un nouvel potentiel artistique et une nouvelle vision du monde. Je considère mes livres plus riches et plus complexes que si j'étais restée au même endroit. D'un autre côté, je me dissocie de ceux qui disent que le français est la meilleure langue pour écrire. Elle l'est pour ceux qui l'utilisent, car c'est la langue qu'ils connaissent le mieux. Mais elle est toute aussi bonne pour la création que l'italien, le chinois, l'arabe. Il faut éviter ce type de purisme qui vient d'un patriotisme étroit, colonial. J'aime le français parce qu'il est devenu pour moi une deuxième langue maternelle, mais cela ne m'empêche pas de voir la beauté des autres langues, incluant aussi ma langue maternelle, le roumain.

8. *Vous avez écrit *La bien-aimée de Kandahar* en anglais avant de l'écrire en français. En quatrième de couverture on peut lire, en effet, que le livre a été publié à l'origine en anglais avec le titre *The Darling of Kandahar*. On lit aussi que « Cette nouvelle version en français n'est pas une traduction ». Dans ce cas, alors, il faut parler de réécriture ? Avez-vous changé quelque chose par rapport à la première version ?*

Oui, il s'agit d'une réécriture mais je veux ajouter le terme « créative ». Je pense que la nouvelle version est toujours un meilleur produit, ne serait-ce que parce que l'auteur a évolué artistiquement parlant. Il est en mesure de corriger éventuellement certaines inadvertances, sinon de couper dans le gras. Chaque livre souffre toujours d'un bon embonpoint, et une brève révision le fait gagner en souplesse. Dans le cas du roman anglais, j'ai décidé de faire le même trajet que j'avais parcouru en l'an 2000, lorsque j'ai effectué la traduction du roumain vers le français. Cette fois-ci, c'était l'anglais qui était devenu une sorte de langue de base à partir de laquelle j'ai voyagé vers le français. Le mécanisme de réécriture s'est déroulé sur d'autres coordonnées, mais j'ose espérer que la nouvelle version française en sort enrichie. En ce qui concerne mon intention, je veux toujours garder le plus possible de l'original. Je ne me mets pas au travail avec la volonté de changer à tout prix. Les changements interviennent lorsque j'ai l'impression que l'équivalence parfaite de deux termes ne sert pas le contenu et qu'une légère transgression des synonymes se fait dans l'avantage de la nouvelle version. Je pense que *La bien-aimée de Kandahar* est une variante fidèle du roman anglais *The Darling of Kandahar*, avec un léger ajustement des aspérités.

9. *En plus d'être parfaitement bilingue (roumain-français), vous parlez et écrivez en anglais aussi. De quelle manière choisissez-vous quelle langue utiliser pour vos romans ? Ça dépend du sujet du texte ou s'agit-il d'un choix indépendant du type de roman ?*

Mon devenir en tant qu'auteure en anglais est survenu un peu par hasard. Je suivais un programme en études anglaises à l'Université de Montréal lorsque je suis tombée sur une histoire qui m'a bouleversée, celle qui est décrite dans le livre. Pour m'amuser, j'ai commencé à gribouiller une ébauche qui représentait pour moi plus une pratique de séminaire. Je voulais tout simplement exercer ma langue dans le but d'améliorer mes notes en écriture. Cela s'est réalisé en 2007. Des années plus tard, j'ai rencontré Linda Leith, devenue éditrice, à qui j'ai eu l'idée de présenter ce livre. Elle l'a aimé tout de suite et a décidé de le publier. Le deuxième roman, *A Second Chance*, s'est réalisé à partir du même impulse de pratiquer mon anglais. J'étais en campagne de promotion pour mon premier livre et je gardais une pratique d'écriture quotidienne afin de maintenir un bon niveau de mon anglais, qui reste en fin de compte une langue d'écriture et de lecture plutôt que de communication. J'ai encore le stress de ne pas communiquer aussi bien en anglais qu'en français. A présent, je garde cette pratique d'écriture dans les deux langues. Le français est pour des œuvres plus touffues, détaillées, avec une bonne dose de nostalgie intrinsèque. L'anglais est pour des histoires dépouillées de toute fioriture, saupoudrées d'une bonne dose d'humour qui me manque en français ou en roumain. En anglais, je suis drôle à force de ne pas pouvoir être grave.

10. *Dans les premières pages de La bien-aimée de Kandahar vous écrivez que : « Être associé au pays de Dracula signifie être toujours pris pour quelqu'un d'autre. Vous tirez une certaine fierté des choses qui ne vous rendent pas fier vous-même à représenter des choses qui ne vous représentent pas personnellement ». Est-ce que vous partagez ce sentiment avec l'héroïne du roman ?*

Parfois, oui. Je pense que tout immigrant porte le fardeau ou la bénédiction de son pays d'origine. Même lorsqu'on vit dans un autre pays pour des années, on se fait souvent interpellé avec la désignation de notre pays d'origine. Cela n'a rien de mal, mais on voit combien l'attachement à nos racines prédomine dans la pensée collective. On est jugé avec le groupe et, parfois, contre nos qualités individuelles. Sinon, on tire les avantages du groupe, alors qu'on est loin de partager ses valeurs.

11. *La quête identitaire semble être un thème très important dans Le Pays du fromage et La bien-aimée de Kandahar. Les deux narratrices sentent le besoin de parler de leurs propres origines, de leurs parents, elles ne savent pas très bien ce qu'elles veulent, Irina ne sait même pas quelle est sa couleur préférée. C'est un sujet qu'on retrouve souvent dans la littérature migrante et aussi dans la littérature postcoloniale. Qu'en pensez-vous ?*

Oui, on peut parler de deux quêtes identitaires, mais je pense que le sujet de leur interrogation est assez différent. Pour l'héroïne du roman *Le pays du fromage* c'est plus un essai de réconciliation avec le passé de ses parents qui lui pèse lourd. Elle vit longtemps dans le déni de ses origines. Son lieu de naissance, ce village de Moyen-Âge, lui a créé longtemps des complexes et une peine de vivre intolérable. À la fin, elle ne sort ni guérie ni heureuse de son expérience, mais résignée.

Pour le personnage de *La bien-aimée de Kandahar*, la quête identitaire se fait de manière inconsciente et involontaire. Irina est le produit de l'immigration heureuse, cette nouvelle classe moyenne parfaitement intégrée au tissu de la grande société canadienne. Elle grandit avec une vision édulcorée et héroïque du pays d'origine de ses parents. Elle est loin de vivre les complexes de l'immigrant récemment arrivé qui doit faire face aux misères de l'intégration. Irina est fière d'être celle qui est, malgré l'association avec un personnage comme Dracula, rien qu'une histoire à dormir debout. La jeune femme est quelqu'un qui ne se questionne sur son identité que dans la mesure où cela fait le sujet de ses études littéraires. Pour elle, l'identité c'est un phénomène culturel plutôt qu'une réalité. Éduquée dans des écoles privées, ce qui est le cas de la plupart des enfants des familles roumaines au Québec, elle n'a jamais connu la pénurie, l'humiliation d'être différente. Sa mère reste pour elle un modèle, même si la génitrice ne fait rien de la journée. Pour Irina, la richesse ne réside pas dans la grandeur de la maison, mais dans celle de l'esprit.

12. *Est-ce que vous vous identifiez avec les personnages que vous créez ? En d'autres termes, est-ce qu'il y a des aspects autobiographiques dans vos romans ?*

Pour la plupart des livres, je ne m'identifie pas beaucoup avec mes personnages, mais il y en a pour autant beaucoup d'aspects biographiques. La réalité environnante, le vécu, les gens que je croise se retrouvent d'une manière ou d'une autre fondus dans mes livres. Évidemment, le décor, les costumes, l'âge, l'époque leur donnent souvent un caractère méconnaissable par rapport à l'original. Il y a ensuite les livres à caractère autobiographique, les autofictions. Dans ce cas, nier le rapprochement avec ma vie serait absurde.

13. *Maintenant, vous êtes une écrivaine roumaine qui vit et travaille à Montréal, mais vous étiez écrivaine avant d'arriver au Québec. Pensez-vous que la définition de "écrivaine migrante" vous convient-elle ? En outre, votre condition d'immigrée a-t-elle influencé votre travail ? Dans quelle mesure ?*

Vous savez, le terme d'auteur migrant est loin d'avoir l'unanimité. Cela est d'autant plus vrai en Europe où les politiques officielles ne sont pas si gratifiantes envers les migrants. Mettre le terme *migrant* dans l'appellation des études littéraires alors qu'on ne sait pas quoi faire avec les migrants en question semble à plusieurs un peu incongru. Ce qui m'étonne est que même au Québec et au Canada où le migrant est mieux accueilli et soutenu, ce terme produit des frisons aux auteurs en question. Tout simplement, on ne veut pas être associé avec ce terme qui nous placerait dans la catégorie des marginaux. Pour moi, le terme n'a rien d'humiliant ou de honteux. On change de langue, on écrit sur l'entre-deux-mondes, on reste fidèle à un certain passé et vision du monde ; est-ce que cela ne fait pas une différence entre nous et les autres ? On a beau vouloir être comme les auteurs de souche : nous ne le sommes pas ! Nos sujets, nos thèmes, notre langue est différente. Pourquoi essayer de cacher tout cela comme une maladie honteuse au lieu de mettre tout cela en valeur ? Je pense que mes livres ont beaucoup gagné en profondeur et en intensité depuis que j'essaie de définir le monde d'une autre perspective que celle à laquelle j'étais voué par ma naissance et mon origine. Être migrant, c'est traumatisant, mais c'est un privilège aussi. C'est le privilège d'avoir dans ses bagages deux histoires, deux langues, deux identités. C'est le privilège d'avoir vécu une vie et celui de renaître sur d'autres coordonnées.

Je me nomme moi-même une auteure migrante, mais je suis assez seule dans la lutte pour la promotion de ce type de littérature. On préfère dissimuler cette spécificité sous le titre de *littérature monde*. Finalement, je n'ai aucune intention idéologique concrète de ce que j'écris, quand j'écris. Mes livres sont bons ou mauvais par leur nature et cela n'a rien à voir avec le chapitre de l'histoire littéraire où ils vont être inclus.

14. *La définition de « écrivain migrant », aussi bien que toute définition d'écrivain national, impliquent une responsabilité politique et surtout culturelle. Dans votre cas, vous vous trouvez entre deux cultures, vous avez donc une double responsabilité. Quel est, selon vous, le rôle de l'écrivain(e) migrant(e) par rapport à la société d'origine et à celle d'accueil ?*

Le mieux serait pour un auteur de ne jamais se proposer quoi que ce soit de politique ou d'idéologique dans ce qu'il fait. Cela va gâcher complètement son plaisir d'écrire et, surtout, la postérité de ses livres. Le futur est toujours plus rapide et plus imprévisible que la vitesse de la publication d'un livre. Au moment de la parution, un sujet d'actualité risque d'être déjà désuet. Mais, qu'on le veuille ou pas, les livres produits par des auteurs migrants portent une certaine vision sur le monde ; ils trahissent le tumulte identitaire, le trauma de l'inadaptabilité dans certains cas, le rejet. Malheureusement, ce sont des symptômes qui caractérisent le monde actuel, et il serait absurde de les nier ou de leur refuser la présence dans nos livres. Peut-être que l'écrivain migrant souffre de trop de lucidité, de désenchantement, d'une conscience historique aiguë. Mais ce serait une grande erreur de lire de tels auteurs à la recherche de ces aspects uniquement. Nous ne sommes pas ni des messagers, ni d'ambassadeurs. Nous devrions rester tout simplement des créateurs. La meilleure responsabilité d'un auteur est d'écrire de bons livres, car ce sont ces livres qui dépassent les frontières. Cependant, je pense que malgré ma volonté de rester loin de toute implication politique, mes livres font preuve d'un certain engagement. Je dois admettre toutefois que les préférés parmi mes propres livres restent les évasions historiques.

Vanessa Pesarini
Università di Trento
Anno accademico: 2016/2017